

## Quelques souvenirs pour un temps de confinement...

Lettre envoyée à l'Enseignement Catholique de La Réunion par fr. Clément BINACHON

Avant d'entrer dans l'Ordre, Dieu m'a fait la grâce de pouvoir effectuer un rêve de jeunesse : partir en pèlerinage, avec un ami, et un bateau. Nous avons navigué depuis notre Bretagne chérie jusqu'à la Terre Sainte. Aller et retour. Six mois sur l'eau. Confinés sur un petit voilier, risible coque de noix sur l'Atlantique puis la Méditerranée.

Cette expérience inoubliable constitue une source presque intarissable d'exemples et d'anecdotes. Elle me sert régulièrement pour illustrer la nécessité du pardon avec des fiancées, pour égayer d'un récit un peu épique une soirée un peu arrosée dans un gîte de Mafate

ou encore pour essayer de retrouver la si fragile attention d'un groupe

d'élèves en culture religieuse...

Alors maintenant que les consignes de confinement sont tombées, maintenant que le rythme scolaire est arrêté, maintenant que beau-coup de nos habitudes sont bouleversées, permettez-moi de vous par-tager trois leçons de ces six mois de navigation.

1re leçon : garder le cap dans la tempête

Dès la première semaine, alors même que nous venions de traverser sans encombre le Golfe de Gascogne, et que nous célébrions l'apparition des côtes espagnoles à l'horizon, des vibrations bizarres vinrent gâcher l'apéritif. C'était la voile d'avant. Le vent montait et les haubans chantaient une musique inquiétante. Nous cherchâmes des renseignements sur la radio espagnole mais leurs indications météo-

rologiques étaient absolument incompréhensibles. Or nous étions tous les deux fatigués de nos premiers jours et premières nuits passés en mer. Alors, par prudence et avant que le soleil ne couche, nous remplaçâmes le génois par un tourmentin. Cette toute petite voile d'avant que les marins, qui sont aussi poètes, appellent entre eux « le string ». Nous affalâmes la grand-voile et la misaine et après un dîner mal avalé, attendîmes que le vent montre sa puissance. Il nous montrât ce que le mot tempête signifie.

J'en garde un souvenir un peu dantesque. Il fallait nous relayer à la barre car le pilote automatique décrochait sans cesse. Les vagues, monstrueuses, couchaient parfois le bateau sur son flanc. À l'intérieur, celui de nous deux qui attendait son tour de quart, entendait la vaisselle frapper les portes de son étagère, les verres rouler dans leurs abris, et surtout les flots se jeter furieusement le long de la coque. Dehors, pour celui qui barrait, les sifflements du vent étouffaient presque tous les autres sons. Seuls, les roulements des plus grosses déferlantes arrivaient à dominer ses hurlements, un instant, juste avant de venir s'écraser sur la poupe du navire et lui infliger d'énormes embardées jusqu'à mettre les barre-de-flèches dans l'eau. La puissance du vent était telle qu'on avait l'impression qu'un Sébastien CHABAL nous plaquait contre la barre à roue, poussant dans notre dos comme dans une mêlée. Nous nous sommes relayés ainsi toute la nuit. Nous passâmes La Corogne,

la Costa Del Morte, le Cap Finisterre. Et le vent finit par tomber. Et nous descendîmes toute la Galice et tout le Portugal tranquillement, jusqu'à Lisbonne.

Quel rapport avec le Covid-19 ? Eh bien, c'est qu'au plus fort de la tempête, quand notre bateau surfait les déferlantes en étant tracté par son ridicule petit tourmentin, le barreur n'avait qu'une chose à faire : garder le cap de la fuite. Il fallait simplement rester dans le sens du vent et attendre que celui-ci finisse par faiblir. Et c'est la même chose pour nous, aujourd'hui. Il serait suicidaire de vouloir faire comme si de rien n'était, de ne pas respecter les mesures barrières ou de s'impatienter. Mais la tempête finira par s'apaiser. Ça prendra le temps qu'il faudra, mais ça finira par arriver. Et donc, en attendant, il nous faut garder le cap, c'est-à-dire continuer à marcher dans la bonne direction.

Car cette direction n'a pas changé. Le coronavirus ne change ni le but de notre vie, ni le sens de notre existence. Il limite nos moyens. Il bouleverse notre quotidien, certes. Mais le but de notre vie reste le même : grandir en grâce, grandir en sainteté, grandir dans l'amour de Dieu et du prochain. Tout le reste est au service de cela, d'avancer dans cette direction, et donc former notre intelligence pour mieux aimer, et donc former notre volonté à la vertu pour mieux aimer. Mais la sainteté, cette perfection de la charité dans notre quotidien n'a pas changé et c'est toujours le but ultime de notre vie. C'est toujours le cap de notre existence, c'est toujours l'objectif de l'Enseignement Catholique.

Alors ne le perdons pas de vue, et qu'importe si le coronavirus nous fait faire quelques détours, nous avancerons dans la bonne direction.

2e leçon : vivre plus intensément et moins technologiquement

Je serai moins bavard avec la seconde leçon. Un téléphone satellite coûte une fortune. Et les communications avec un tel appareil en coûtent une deuxième. Nous avons donc fait le choix de la sobriété technologique. Enfin, le choix c'est une façon de parler. Disons plutôt que notre compte en banque nous avait imposé ce renoncement.

Si vous partez en mer, au large, les barres de réseau de votre téléphone disparaissent l'une après l'autre si bien que, lorsque vous ne voyez plus la côte, vous ne pouvez plus l'appeler non plus. Les VHF prolonge légèrement le contact avec l'humanité. Ces radios franchissent des distances un peu plus longues que nos smartphones mais au bout d'un certain temps, elles deviennent, à leur tour, silencieuses. On est alors, vraiment, coupé du monde. Ça donne un peu le vertige au début. On se dit qu'on peut tomber à la balle au milieu de la nuit et que ce sera finit. On se dit qu'une crise d'appendicite pourrait être fatale. On se dit que la Corée du Nord peut envoyer des roquettes nucléaires ou que la France peut gagner les JO, on n'en saura rien. Bref, ce silence total du fil d'actualité inquiète.

Mais, au bout de quelques jours, on réalise avec étonnement qu'on s'en fiche.

On réalise même qu'on se porte mieux sans lui !

Et quand on atteint une escale, quand on retrouve du réseau dans le port de La Valette ou au mouillage à Santorin, on ne veut plus savoir. On ne veut plus savoir les actualités politiques, économiques, artistiques ou pédagogiques. On n'est plus intéressé par elles parce que la vie sans elles avait plus de saveurs. Sans le perpétuel divertissement que nous offre nos maudits écrans. On a retrouvé le goût de cuisiner avec peu, le plaisir de contempler le ciel, la joie des discussions où l'on peut refaire le monde deux ou trois fois sans que votre

interlocuteur ne vous quitte pour suivre son fil d'actualité qui l'appelle avec ses in- tempêtes notifications.

Alors, profitons de notre confinement sanitaire pour retrouver toutes ces petites joies de l'existence que l'on piétine habituellement sans le savoir. Réapprenons à nous émerveiller de la beauté du ciel quand le soleil se lève, de la croissance opiniâtre d'un pied de papaye sur la terrasse, de la joie des relations humaines où les minutes ne sont plus comptées.

3e leçon : prier

Et puis, il nous faut retrouver le sens de la prière. Mieux, il nous faut retrouver le rythme de la prière. Parce que l'enjeu ce n'est pas de prier un petit coup, dans l'urgence. L'enjeu n'est pas d'aller déposer en catimini un cierge aux pieds de la Petite Thérèse ou devant une icône de la Vierge Marie pour implorer leur protection. Non, l'enjeu c'est de redécouvrir que notre âme a besoin de prier comme notre cœur a besoin d'aimer. Certes, on peut tout à fait vivre des années sans jamais aimer personne. On peut vivre, certes, mais n'est-ce pas une vie atrophiée, mutilée, diminuée ? De même, on peut vivre sans prier. C'est vrai. Mais c'est aussi se priver d'une expérience humaine unique et irremplaçable.

Car la prière est un combat. Un combat dans le silence. Un combat dans la durée. Un combat spirituel. Pour tenir, il faut se donner un rythme. Pour tenir, il faut vivre cette aventure en équipe. Lors de notre pèlerinage maritime, notre quotidien en mer était bien rôdé. Nous priions ensemble les vêpres chaque soir avant de se partager la nuit. Celle-ci était découpée en quart. Deux fois trois heures, puis deux fois deux heures. Nous passions ainsi chacun, alternativement, cinq heures dans le silence et nuit. Mais quelle joie quand les premières lueurs de l'aurore venaient éclaircir les cieux ! Quelle joie quand le soleil délivrait enfin le veilleur des angoisses de la nuit ! Nous nous retrouvions alors pour la prière des laudes le matin, lesquelles étaient suivies d'un solide petit-déjeuner (et de siestes roboratives). Et nos journées comme nos nuits étaient rythmées par ces rendez-vous avec Dieu. Et nos journées comme nos nuits se remplissaient de sa présence et de sa paix.

Car Dieu aime la régularité et le silence. Il est comme un amant timide, qui tous les matins dans l'aube naissante, attend patiemment que sa bien-aimée daigne lui accorder un peu d'attention. Il attend qu'elle lui confie ses angoisses et ses peines, ses petites joies et ses grands espoirs, ses soucis et ses amis.

Il attend chaque jour, chaque matin et chaque soir. Il attend et nous parle.

Alors, chers professeurs, et chers personnels, chers étudiants et chers amis, Puisse cette quarantaine porter en vous beaucoup de fruits.

C'est ma prière.

Et que Dieu nous bénisse et nous garde.